Recension d'ouvrage pour *Culture*, le magasine culturel en ligne de l'Université de Liège. Disponible sur Internet à l'adresse :

http://culture.ulg.ac.be/jcms/prod_390260/meme-le-silence-a-une-fin

Ingrid Betancourt, *Même le silence a une fin*, Paris, Gallimard, 699 pages.

Lorsqu'elle est libérée par l'armée colombienne le 2 juillet 2008, après six ans et demi passés dans la jungle aux mains des FARC, Ingrid Betancourt suscite une admiration universelle. Pour tous ceux qui, individuellement ou à travers les dizaines de comités de soutien agissant en son nom, aimantés par le courage de sa fille Mélanie, s'étaient mobilisés sans répit pour dénoncer sa situation et celle des autres otages, la joie est d'autant plus grande que la perspective d'un dénouement heureux paraissait alors bien hypothétique — les plus sceptiques craignant que le caractère très émotionnel pris par la mondialisation de son cas par la France ne donne que plus de prix à sa détention par la guérilla marxiste.

Deux ans plus tard, c'est avec une image publique bien contrastée qu'Ingrid Betancourt fait paraître son récit de captivité, intitulé *Même le silence a une fin*. Que s'est-il passé en si peu de temps pour que se déplace si sensiblement notre horizon d'attente à l'égard de ce témoignage ? L'ouvrage a, pour ainsi dire, le tort de paraitre après ceux publiés « à chaud » par ses anciens compagnons d'infortune qui ont eu pour elle des mots très durs, parfois teintés d'amertume et de jalousie. Certaines démarches entreprises par l'ancien otage depuis sa libération ont pu également surprendre par leur maladresse — telle cette demande d'indemnisation adressée à l'État colombien, stigmatisée dans son pays comme une preuve d'ingratitude à l'égard des militaires qui ont risqué leur vie pour la sauver. Il n'est pas jusqu'à son ex-mari qui n'ait jeté un trouble sur les conditions de sa libération, accusant par ailleurs les FARC d'être responsable de leur séparation. Comment, du reste, aborder sans prévention ce texte intimidant, paru simultanément dans plusieurs langues sur quatre continents, quand l'auteur multiplie les démonstrations de religiosité, est reçue par le pape au Vatican et se rend à Lourdes en dévotion à la Vierge ?

En vérité, *Même le silence a une fin* s'élève très au-dessus de ces débats mesquins et rend au personnage sa pleine dimension tragique. Le lecteur est vite happé par l'horreur quotidienne de l'emprisonnement en plein jungle, la violence physique et morale des conditions extrêmes imposées par ses ravisseurs et aggravées par chaque tentative d'évasion, les semaines de marches forcées d'un camp improvisé à un autre, les journées sans fin passées une chaine autour du cou sous la morsure des insectes et les vexations constantes de jeunes révolutionnaires pour qui elle est « la cucha » (la vieille).

Mais la surprise est aussi de nature littéraire : faisant passer en français une expérience vécue et déjà racontée une première fois dans une autre langue (elle brûlait au fur et à mesure les notes qu'elle écrivait en espagnol au cours de sa détention), Ingrid Betancourt finit par faire entendre comme une langue différente, venant puiser à des ressources langagières personnelles qui donnent à son récit une tonalité très singulière.

Le choc naît souvent d'une écriture blanche vouée à la terrifiante précision de souvenirs ramenés à la surface de la langue par une sorte de mémoire organique et affective qui lui permet de livrer son expérience de captivité comme une succession d'épreuves indissociablement perceptives et morales. Voici, par exemple, comment elle décrit ses sensations alors qu'elle vient d'apprendre que le commandant du camp a donné l'ordre de la maltraiter et de la brutaliser pour la punir de son évasion (sa quatrième tentative, sur laquelle s'ouvre le livre) :

> J'avais l'impression d'avoir perdu mon espagnol. Je fis un grand effort de concentration, essayant d'aller au-delà des sons, mais l'angoisse avait paralysé mon cerveau. Je marchais sans savoir que je marchais, je regardais ce monde du dedans, comme si j'étais dans un aquarium. La voix de cette jeune femme m'arrivait déformée, très fort par intermittence, elle s'éteignait puis revenait encore. Je sentais ma tête lourde, prise dans un étau. Ma langue s'était recouverte d'une pâte sèche qui la maintenait collée au palais et ma respiration était devenue profonde et lourde, comme s'il me fallait pomper l'air d'une bouteille d'oxygène. Je marchais et le monde montait et descendait au rythme de mes pas. Mon crâne vibrait, envahi par les battements amplifiés de mon cœur. (p. 27)

Si le récit appartient de plein droit à la littérature carcérale, il en diffère sensiblement par sa gestion de la temporalité. Malgré quelques passages sur la détresse et l'ennui, les années s'empilant dans un univers marqué par la répétition et la vacuité, Ingrid Betancourt préfère distribuer l'attention du lecteur sur ce qui fait saillance davantage que sur l'uniformité des jours et l'écoulement du même. Quand la moindre possession personnelle fait figure de trésor, de petits enjeux — fêter à distance l'anniversaire de ses enfants, obtenir d'apprendre à tresser des ceintures, dissimuler un petit poste radio pour maintenir la routine de contacts avec la voix de ses proches, réussir à transporter une Bible ou un dictionnaire encyclopédique à travers la jungle — finissent par prendre une ampleur quasi romanesque. Pour préserver quelques repères personnels face aux « petites choses de l'enfer », quand le commandement n'a de cesse de monter les prisonniers les uns contre les autres et érige la délation en système, tous n'adoptent pas la même stratégie : certains préfèrent jouer le jeu de leurs geôliers, s'abaissant à de lâches compromissions pour conserver des avantages ou des privilèges dérisoires qui remplissent pourtant la totalité de l'existence. On n'en comprend que mieux, rétrospectivement, l'attitude actuelle de ses anciens co-otages, encore pris dans le tissu perverti des relations établies dans la jungle, que l'auteure décrit par ailleurs avec une minutie sociologique qui fait un autre intérêt de son ouvrage.

Habilement désynchronisé, le récit laisse tout de même apparaître trois « blocs » de narration relativement homogènes qui confèrent variété et épaisseur à l'ensemble du texte : la première partie de sa détention, partagée entre divers camps en duo avec Clara, sa directrice de campagne enlevée avec elle ; une seconde partie passée en compagnie d'une vingtaine de détenus en marches forcées puis dans une prison « en dur » bâtie à la hâte — période marquée par les tensions avec les autres otages, mais surtout par l'amitié lumineuse, tendre et drôle nouée avec Luis Eladio Perez dit 'Lucho', un sénateur enlevé six mois avant elle ; les derniers temps enfin, crépusculaires, marqués par un durcissement des conditions de captivité d'Ingrid et son repli sur elle-même suite à l'échec de son ultime tentative d'évasion avec Lucho.

Il arrive à l'auteure de trouver des accents fiévreux, presque conradiens, dans la beauté horrifique d'une « jungle enchantée » partout hostile à l'homme, prisonniers et gardiens confondus :

> La nuit était tombée. La vase bouillait d'une chaleur souterraine. Des gaz de nourriture et de fermentation crevaient les poches de boue et faisaient surface. Le bruissement maladif de millions de moustiques avait empli l'espace, et leur vibration d'ultrasons transperçait mes tempes comme l'annonce douloureuse d'une crise de folie. Il faisait très chaud. J'étais arrivée en enfer. (p. 264)

L'Amazone n'est certes pas le fleuve Congo, mais la progression dans la jungle prend parfois des allures de lente dérive au cœur de ténèbres qui sont aussi celles que chacun porte en soi. Mais qu'on ne s'y trompe pas : véritable réappropriation de son expérience par le langage, *Même le silence a une fin* apparaît surtout comme un manuel de résilience porté par le désir de transmettre sa voix au monde des vivants et d'y reconquérir une place. Tout au long du texte, Ingrid Betancourt fait la découverte d'exigences et d'impératifs spirituels qui constituent autant de jalons d'un travail d'introspection visant à l'amélioration de soi :

> Incapable d'agir sur le monde, je déplaçais mon énergie pour agir dans "mon monde". Je voulais me construire un moi plus fort, plus solide. Les outils que j'avais développés jusqu'à maintenant ne me servaient plus. Il me fallait une autre forme d'intelligence, une autre sorte de courage et plus d'endurance. Mais je ne savais pas comment m'y prendre. Il m'avait fallu attendre plus d'un an de captivité pour que je commence à me remettre en question. (p. 230)

La redécouverte de la Bible comme celle du « mode d'emploi » qu'elle attendait prend tout son sens dans ce contexte. Il n'y a aucune contradiction, pour Ingrid, à découvrir qu'il y a « de la valeur à ne pas se soumettre » (p. 307) tout en acquérant « la capacité à se délivrer de la haine » (p. 31) et « la révélation d'une force d'une nature différente, celle de subir » (p. 543). Il lui faut changer, « non pour [s']adapter à l'ignominie, mais pour apprendre à être une personne meilleure » (p. 214) ; comprendre, avec le temps, que « certaines souffrances valent la peine d'être endurées » (p. 215) et qu'il faut « être patient, attendre, pour que la raison d'être des choses devienne visible » (p. 512). Guide de survie en territoire hostile, les Évangiles ne cessent de la renvoyer à ses propres choix et à la portion de liberté humaine qui reste à chacun de nous dans le pire enfermement : « [Jésus] n'étais pas un automate préprogrammé pour faire le bien et subir un châtiment au nom de l'humanité. Il avait certes un destin, mais il avait fait des choix, il avait toujours eu le choix ! … Et moi, quel était mon destin ? Dans cet état d'absence totale de liberté, me restait-il une possibilité de faire un choix quelconque ? Et si oui, lequel ? » (p. 187).

Ce questionnement sur la liberté trace un parcours qui trouvera sa réponse définitive dans ce qui restera peut-être la plus belle page de l'ouvrage, le moment où Ingrid fait face à Enrique, le pire commandant de camp qu'elle ait connu, responsable d'une aggravation spectaculaire de son état de santé, qui s'apprêtait à lui extorquer cyniquement une preuve de survie destinée à donner le change aux yeux du monde. Ingrid est déterminée à ne pas lui donner satisfaction :

> … dans la condition de la plus infamante humiliation, je conservais quand même la plus précieuse des libertés, que personne ne pourrait jamais m'ôter : celle de décider *qui je voulais être*.
> Là, tout de suite, comme ce qui coule de source, je décidai que je ne serai plus une victime. J'avais la liberté de choisir si je haïssais Enrique ou si je dissolvais cette haine dans la force d'être qui je voulais. Je risquais de mourir, certes, mais j'étais déjà ailleurs. J'étais une survivante. (p. 642-643)

Au terme de l'épreuve, il lui restera encore à « s'exonérer de son propre silence », rompre avec l'idée qu'il est « finalement plus convenable de laisser mourir [certaines choses] à l'intérieur de nous-mêmes » (p. 287). Pour parvenir à cette ultime étape de sa

transformation, encore fallait-il trouver les mots. Ce seront ceux de Pablo Neruda, ami de la famille Betancourt, qui lui viendront au cœur de la jungle, le souvenir de son père récitant ces vers comme une incantation : « Même le silence a une fin » (p. 640).

Après avoir annoncé son retrait de la vie politique, Ingrid Betancourt parle aujourd'hui pour elle-même — quelques mois après sa libération, elle a demandé à ses comités de soutien de ne plus utiliser son nom pour défendre la cause des otages en Colombie. À lire *Même si le silence a une fin*, on comprend mieux pourquoi, et quelle indécence il y aurait à lui en faire le reproche.

Frédéric Claisse (*).

(*) Frédéric Claisse est assistant et chercheur au Département de science politique. Ses principales recherches portent sur les méthodes participatives, l'épistémologie des sciences sociales ainsi que les relations entre narrativité et politique.